

américaine. Le kaki ou le bleu horizon est aussi très porté; il n'est pas inattendu de voir succéder aux déshabillés des danses burlesques la gravité soudaine d'un cortège d'élégantes militaires dont les formes se dissimulent sous l'étoffe rude des camps.

Ne sourions pas: avant la guerre, les danses se multipliaient folichonnes et c'est la note grave qui manquait. Sa présence est une indication.

On la retrouve encore au café, dont les spectacles banals et ahurissants s'additionnent aussi de la parade militaire: mais comme cela circule très près des tables le kaki reste plus soyeux. Ce n'est qu'une nuance !

Ce n'est pas par simple curiosité que je note ces détails à première vue superficiels: il faut en avoir été entouré, les avoir sentis tout autour de vous, pour dégager de leur légèreté apparente la signification profonde qu'ils révèlent.

L'Amérique a pour la guerre une ardeur toute neuve de néophyte.

Je parle de la population; car le gouvernement des Etats-Unis a entrepris son oeuvre de participation avec un système et un ordre exceptionnels. L'effervescence presque naïve mais si sincère, si ardente, du peuple n'est qu'un commentaire extérieur: c'est celui que l'on coudoie et qui vous heurte en tous lieux.

A Washington, on ordonne, on combine, on organise; à New-York, on s'amuse, on crie, on chante... Et c'est la situation idéale que la joie enthousiaste du peuple vient compléter le calme et sûr travail du gouvernement.

—“New-York is war mad ! C'est une folie de guerre !” Telle est la pensée qu'on vous exprime partout: à une heure où la lassitude menaçait d'envahir les combattants qui luttent depuis quatre ans dans la fournaise épouvantable de l'Europe, cette effervescence, cette jeunesse dans l'effort, cette sainte folie est le principe